

2

LA PEAU DE CHAGRIN,

OU

LE ROMAN EN ACTION,

Extravagance Romanique,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES;

PAR MM. SIMONNIN ET THÉODORE N^{***},

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS,

SUR LE THÉÂTRE DE LA GAITE,

LE 4 NOVEMBRE 1832.

*
—*—
PRIX : 1 FRANC 50 C.
—*—

PARIS.

QUOY, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

AU MAGASIN GÉNÉRAL DE PIÈCES DE THÉÂTRE,

Boulevard Saint-Martin, n^o 18.

—*—
1832.

PERSONNAGES.



ACTEURS.

BAFAEL, commis-marchand.....	M. LEMÉNIL.
GAUDIN, ouvrier-gainier.....	M. RAIMOND.
PAULINE, sa sœur	M ^{lle} PROVOST.
La Baronne FOEDORA.....	M ^{lle} CAROLINE.
JONATHAS, domestique de Rafaël...	M. DUBOIS.
PORRIQUET, ami de Jonathas.....	M. THÉODORE.
JUSTINE, femme de chambre.....	M ^{lle} LEQUIEN.
UN GARÇON TAILLEUR	M. LEBEL.

Hommes et Dames de la société de la Baronne.
Hommes et Femmes de Montmorency.

*La scène est à Paris, au premier et au deuxième actes ;
au troisième, elle est à Montmorency.*



POUR L’AFFICHE :

Après ces mots : *Comédie - vaudeville en trois actes*, on
peut ajouter : :1^{er} Acte, LA PEAU,
2^{ème} Acte, LA FEMME SANS COEUR, et L’HOMME
SANS TÊTE.
3^{ème} Acte, L’AGONIE et LE MARIAGE.

IMPRIMERIE DE CHASSAIGNON, RUE Gît-LE-CŒUR,
N° 7.

LA PEAU DE CHAGRIN

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES.

.....

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une chambre de garçon, mesquinement meublée. — A droite une croisée. En face une petite table, devant laquelle est un vieux fauteuil.

SCÈNE PREMIÈRE.

PAULINE, UNE VOIX *dans la coulisse.*

PAULINE, occupée à balayer, elle chantonne.

« La dame blanche vous regarde,
« La dame blanche vous entend... »

UNE VOIX, *dans la coulisse*, appelant.

Pauline !

PAULINE, *allant à la croisée.*

Ma tante ?

LA VOIX.

Descends garder ma loge un moment, j'ai à sortir.

PAULINE, *à la croisée.*

Que je descende garder la loge ? je ne peux pas, je suis en train de faire la chambre de M. Rafaël.

LA VOIX.

Et puis, c'est que ton frère veut te parler aussi.

PAULINE, *idem.*

Mon frère ?... S'il a à me parler, il peut bien monter ici, puisque le locataire n'y est pas.

LA VOIX.

Allons, c'est bon ; mais dépêche-toi.

PAULINE, *idem.*

Oui, ma tante... (*Venant en scène.*) Est-elle drôle, ma tante, de croire que je vas laisser mon ménage à moitié fait... Notre jeune homme qui va entrer, et qui ne trouverait pas sa chambre en ordre ; ce n'est pas qu'il y fasse grande attention... Quand il rentre, il est toujours harassé de fatigue ; et ce n'est pas étonnant, un commis mar-

chand, occupé toute la journée à porter du calicot, du guingamps... et à lire des romans. O Dieu! aime-t-il les romans, mon jeune homme... surtout les romans... romantiques... Il en a la tête farcie, et je crois un peu timbrée... Mais voici mon frère.

SCENE II.

PAULINE, GAUDIN.

GAUDIN.

Air : *Sans soucis de l'avenir.*

Vive l'fabricant gainier,
Il fait un charmant métier,
Tranquille il passe sa vie,
Son marteau frappe à p'tits coups,
Son travail est simple et doux,
Comm' sa philosophie.

Sabre, épée et coutélas,
Souvent causent le trépas;
Oui, mais dans notre partie,
Des sabres et des couteaux,
Nous ne touchons qu'les fourreaux,
C'est not' philosophie!...

PAULINE.

Qu'est-ce qui me procure le plaisir de voir aujourd'hui mon frère?

GAUDIN.

Ton frère, ma chère sœur, a quitté une minute l'atelier, à seule fin de venir t'apprendre une bonne nouvelle.

PAULINE.

Une bonne nouvelle? qu'est-ce que c'est donc?

GAUDIN.

C'est que je t'ai mariée.

PAULINE, *riant.*

Ah! quelle idée!... Et à qui?

GAUDIN.

Au fils de mon bourgeois, M. Polyte.

PAULINE.

Ton bourgeois s'appelle Polyte?

GAUDIN.

Mais non, je te parle de son fils, un petit blond, qui a des moustaches rouges, Polyte Grinchard, premier ouvrier de son père, M. Grinchard, marchand fabricant gainier,

quai des Lunettes, ou des Morfondus, c'est la même chose.
On dit vulgairement quai des Morfondus.

PAULINE.

Et le fils demeure sans doute avec le père ?

GAUDIN.

Certainement.

PAULINE.

Merci !

Air du premier prix.

L'époux qu'un frère me procure,
Je le refus', par la raison
Que sa demeure est d'mauvais augure.
Pour moi qui veux d'la passion,
Lorsque dans mon cœur tout de flamme,
Doux feux d'amour sont attendus,
J'souffrirais trop étant la femme
D'un homm' du quai des Morfondus.

GAUDIN.

Hum ! je vois c' que c'est, p'tite sœur ; c'est que tu en tiens toujours pour ton locataire, ton M. Rafaël, dont tu fais le ménage.

PAULINE, *avec sentiment.*

Eh bien oui, là ; j'ai du plaisir à me dire, en rangeant sa chambre : un jour peut-être sa femme de ménage sera sa femme légitime...

GAUDIN.

Un calicotier, que son bourgeois a envoyé auner le pavé, plutôt que de la percale ou du Jony, parce qu'il passait tout son temps à lire un tas d'absurdités.

PAULINE, *sentimentalement.*

Il ne lit que les ouvrages romantiques.

GAUDIN.

C'est ce que je te dis... Un gaillard qui se figure toujours être le héros du dernier roman qui paraît.

PAULINE.

C'est pourtant vrai : quand il a lu *le Dernier Jour d'un Condamné*, il y avait des momens où il croyait avoir perdu la tête.

GAUDIN.

Pour ça, par exemple, je crois bien que c'est à peu près réalisé.

PAULINE.

Et comme sa dernière lecture est *la Peau de chagrin*, il se croit le *Rafaël* du roman.

GAUDIN.

Et toi, aussi folle que lui, tu t'imagines que tu en es l'héroïne.

PAULINE.

C'est tout simple ; l'héroïne s'appelle Pauline, comme moi.

GAUDIN.

Voilà des ressemblances de noms qui vous feront faire bien des bêtises à tous les deux.

PAULINE.

C'est possible... (*On entend Rafaël déclamer les premiers mots de son rôle.*) Mais silence, je l'entends qui monte.

Air de Léonide.

Le voici... (*bis.*)
Oui, mon sein qui palpito,
M'annonce sa visite!...
Le voici!
C'est bien lui!
Oui, c'est lui!

SCÈNE III.

LES MÊMES, RAFAEL.

(*Il est pâle, défait, il a une longue barbe et de gros favoris. — Il a un habit très-rapé, dont les coudes sont percés; le reste de son costume est analogue. — Il tient à la main un livre à moitié ouvert.*)

RAFAEL, avec délire, se croyant seul.

Je l'aurai, cette peau!... cette peau unique, mystique, symbolique, cabalistique, fantastique, dont le pouvoir magique me fera posséder de l'or, de cet or avec lequel on peut faire bombance comme les riches, et participer comme eux à cette miette de nourriture... Car, en comparaison de toutes les bonnes choses de la terre, qu'est-ce que c'est qu'un pâté de foies gras de Strasbourg, une dinde truffée, une truite saumonée? qu'est-ce que c'est que tout ça, relativement à l'immensité... C'est une miette!... Qu'y a-t-il, philosophiquement parlant, dans la boutique de Corcelet, dans celle de Chevet, et autres marchands d'indigestions, en gros et en détail? des miettes!... Eh bien, avec ma peau, j'en aurai, de ces misérables miettes, qui sont la nourriture de l'homme, que la nature a invité à dîner,

c'est-à-dire, à s'asseoir au banquet de la vie, une heure ou deux... J'appelle une heure ou deux, quarante, cinquante, soixante ans, plus ou moins, ça dépend de la complexion de l'individu...

GAUDIN, à sa sœur.

Comment, c'est un gaillard comme ça que tu veux épouser?...

PAULINE.

Oh ! oui.

RAFAEL, toujours se croyant seul.

Et qu'il est doux pour un cœur sensible, et un estomach qui digère facilement, de pouvoir satisfaire son appétit dans cet infini sans nom, commun à toutes les sphères, où nous nous demandons si la peine de vivre doit s'accepter... ou s'il ne vaudrait pas mieux pouvoir dire à la nature, au moment de nous donner l'être : non, merci, je ne m'en soucie pas, non, vrai, sans façon ; gardez cette existence-là pour quelqu'un à qui ça peut faire plaisir, mais moi, j'ai peur d'y être mal, dans la vie, j'ai peur d'être en proie à mille inquiétudes, à mille souffrances... J'aime mieux rester dans mon petit néant, où je ne pense à personne, où personne ne pense à moi, et où je goûte tous les charmes d'une tranquillité qui ne craint ni la guerre, ni les révolutions, ni les émeutes, ni les coups de fusil, ni les barricades, etc., etc.

GAUDIN.

Ah ça, mais il arrive de Charenton, cet homme-là !... Dans tous les cas, il devrait bien y aller.

RAFAEL près du fauteuil.

Alors la nature se dit à part soi : au fait, s'il ne veut pas vivre, on ne peut pas le forcer, ce garçon ; laissons-le tranquille, dans son petit néant. (*Commençant à s'endormir.*) Et je reste tranquille... (*Il tombe assis dans le fauteuil. — L'orchestre joue en sourdine la ritournelle de l'air suivant, pendant que Rafaël continue à parler en s'endormant.*) Dans le sommeil, qui est le repos... qui... que...

(*Il dort.*)

PAULINE.

Chut!...

Air de la valse de l'illusion.

Dors près de moi,
Ami qu'en secret j'adore !
Dors près de moi,

Je veillerai sur toi.
L'sommeil le rend
Plus intéressant
Encore!
Charme nouveau !
Vois donc comme il est beau !

RAPHAEL , *dormant*,
Ma peau,
Que devient-elle ?
Donnez-m'en quelque nouvelle ?
Ah ! rendez-moi ma peau !

Ensemble.

PAULINE.
Dors près de moi , etc.

GAUDIN.
Qu'il est joli
L'ami que ton cœur adore ;
Mais certe , ici ,
T'es plus folle que lui.

RAFAËL , *dormant*.
Ma peau , ma peau ,
Hélas ! où donc est-elle ?
Pouvoir si beau !
Je veux , je veux ma peau !

PAULINE.
Comme il est intéressant . . . N'est-il pas vrai , mon frère ,
qu'il est bien ? ses cheveux blonds sont ardents comme son
cœur ; et puis , ne trouves-tu pas quelque chose dans sa
voix , qui remue . . . (*Rafaël ronfle très-fort.*)

GAUDIN.
Oui , qui remue toute la maison ! . . . (*haussant les épaules.*) Enfin , tu l'aimes , c'est tout dire.

PAULINE , *amoureusement*.
Oh oui , je l'aime.

GAUDIN.
Eh bien , voyons , comment comptes-tu l'amener chez le
maire du sixième ?

PAULINE.
En flattant tous ses goûts ! C'est si facile , quand on con-
naît le faible d'une sensible créature . . . Par exemple , il
aime beaucoup le beau monde , la grande société ; alors ,
moi , pour le surprendre , j'ai commandé , chez un des pre-

miers tailleurs de la capitale, un costume complet, qu'on doit lui apporter ce matin, sans lui dire de quelle part.

GAUDIN.

Qu'est-ce qui paiera !

PAULINE.

Je... j'ai répondu, d'abord... et puis il peut me rembourser plus tôt que tu ne penses, car il est peut-être à la veille de gagner une grosse somme.

GAUDIN.

Lui ? ce ronfleur-là ?

PAULINE.

Hier, quand il s'est endormi, comme à présent, je l'ai entendu parler de squelettes, d'araignées, et d'eau verdâtre.

GAUDIN.

Qu'est-ce que ça prouve ?

PAULINE.

Ça prouve que le 54, 65 et 89 sortiront, et je les ai mis au tirage de Paris. Ah ! il ne faut pas que j'oublie de mettre le billet dans sa poche... Cher ange, à quoi penses-tu dans ce moment ?

RAFAEL, *révant.*

Peau de chagrin ! peau de chagrin !

PAULINE.

Il veut une peau de chagrin.

GAUDIN.

Qu'il en achète, ça n'est pas si cher.

PAULINE.

Ah ! j'en vois une dans la poche de ta veste... Oh ! donne-la moi.

GAUDIN.

Du tout, j'en ai besoin pour terminer une grosse d'étuis à lunettes.

PAULINE.

Ah ! c'est vrai, vous vous servez de cela, vous autres.

GAUDIN.

Certainement.

Air de la famille de l'Apothicaire.

Le chagrin est un' sort' de cuir
Qu'nous savons employer sans peines ;
Le chagrin nous sert à couvrir
Coffres, coffrets, étuis et gaines.
Dès que l'on nous en met en main,

Peau de chagrin.

C'est du travail qu'on nous envoie ;
Aussi , plus nous avons d'chagrin ,
Et plus nous sommes dans la joie.

PAULINE.

Tu en rachèteras d'autres , je te la paierai. (*Elle prend malgré son frère , la peau qui est dans sa poche.*) Où vais-je la mettre pour qu'il la voie tout de suite , en ouvrant les yeux... Là!... (*Elle met la peau de chagrin sur la table devant laquelle Rafaël est endormi.*) Ses bras font des signes télégraphiques , c'est qu'il va s'éveiller..... Viens , mon frère , viens ; ne le troublons pas.

(*Elle sort avec Gaudin , tout doucement. — L'orchestre reprend en sourdine l'air de la walse de l'Illusion.*)

SCÈNE IV.

RAFAEL , seul , s'éveillant.

Où suis-je?... J'apercevais devant moi un petit vieillard sec et maigre , le visage en lame de couteau ; il se tenait droit comme un mât de cocagne ; et dans sa redingotte marron , il avait l'air d'un hareng saur , enveloppé dans la couverture d'un pamphlet... Alors le petit vieillard me rendait possesseur de la sublime... de la miraculeuse... de la surprenante... Ciel ! est-ce un nouveau rêve , ou la continuation de celui que je faisais tout - à - l'heure!... Non , je la tiens!... (*Il regarde la peau de chagrin.*) je tiens ma peau ! Dieux ! quel chagrin je me prépare!... N'importe , je suis d'autant plus au comble du bonheur , que je ne tarderai pas à être au comble de mes vœux , ou de mes désirs , ou de mes souhaits ; car soit désirs , soit vœux , soit souhaits , c'est *ad libitum*.

Air : *Vaudeville de la Loge du Portier.*

La peau d'chagrin , d'après mon livre ,
A le pouvoir
De donner tout ce qu'on veut avoir.
En milord désire-t-il vivre ?
Le possesseur d'la peau d'chagrin
Par elle est enrichi soudain !
C'est comm' s'il avait dans sa poche
Un lingot , ou même un' saccoche ,
Qui fût pleine d'or et d'argent.
Le joli talisman !

Ah !... (*Souriant comme un homme heureux.*) Je n'ai donc

plus que des vœux à former... Voyons... Qu'est-ce que je veux? je veux tout... Non, parce que je n'aurais plus rien à désirer après... Prenons d'abord la mesure de ma peau, pour voir si elle se rétrécira. (*Il prend une feuille de papier blanc, et avec une plume, trace la longueur et la largeur.*) Trois fois comme la main, voilà la longueur de mon existence! C'est bon, je sais à quoi m'en tenir... Maintenant il faut que je fasse l'épreuve pendant qu'il n'y a personne... Qu'est-ce que je peux souhaiter de plus pressé... Ma foi, le plus pressé, je crois... (*Regardant ses coudes percés.*) ça serait un costume complet, à la dernière mode... Allons, ma peau..... Est-ce que par hasard?..... Qui vient-là?

SCENE V.

RAFAEL, UN GARÇON TAILLEUR, portant un paquet.

LE GARÇON.

Monsieur Rafaël?

RAFAEL.

C'est moi... Que me voulez-vous?

LE GARÇON.

Je viens de la part de M. Staub, qui vous envoie ceci.

RAFAEL.

Qu'est-ce que c'est?

LE GARÇON, déployant un habit qui était dans son paquet.

Regardez.

RAFAEL.

Grand Dieu! que vois-je?

Ais : *Je voulais bien.* (Fra Diavolo)

C'est un habit! (*bis.*)

Je suis le plus heureux des hommes!

Car, pour plaire au siècle où nous sommes,

Sur la foule, pour avoir crédit,

Que vous faut-il sans contredit?

C'est un habit. (*bis.*)

Près d'une altess', d'une excellence,

Que croyez-vous que l'on encense?

Leur mérite, ou bien leur esprit?

(*Parlé.*) Du tout!

C'est leur habit!

Non, non, non, non c'n'est point leur esprit,

Non, non, c'est leur habit,

C'est leur habit.

(*Regardant.*) Le costume complet!... Vous êtes sûr que c'est pour moi?

LE GARÇON.

Sans doute , et voici votre facture.

RAFAEL , *se grattant l'oreille.*

Ah ! diable... voilà la facture... Vous avez apporté... la facture?

LE GARÇON.

Dame , c'est l'usage... Voyez...

RAFAEL , *toujours dans l'embarras.*

C'est juste , c'est l'usage... Mais c'est que...

LE GARÇON , *la lui donnant.*

Prenez donc ! elle est acquittée.

RAFAEL , *vivement.*

Elle est acquittée!... Donnez donc vite.

LE GARÇON.

Voilà !

RAFAEL , *regardant la facture.*

Elle est parbleu acquittée... J'ai donc payé?

LE GARÇON.

Oui , Monsieur.

RAFAEL , *à part.*

J'ai payé... moi... Voilà bien ce qui prouve qu'un pouvoir extraordinaire se mêle maintenant de mes affaires....
(*Haut.*) C'est très bien. Mon ami, laissez-là votre paquet, je vous donnerai pour vous la première fois...

LE GARÇON.

Ah ! c'est déjà fait; Monsieur a eu la générosité...

RAFAEL.

Tiens , sans doute... en payant ma facture , je vous ai donné.....

LE GARÇON.

Donné pour boire , oui , Monsieur ; je vous en remercie , et j'ai bien l'honneur de vous saluer.

RAFAEL.

Au revoir , mon garçon. (*Le garçon tailleur sort.*)

SCÈNE VI.

RAFAEL , *seul.* — *Il examine ce qu'on vient de lui apporter.*

Je n'ai pas la berlue... c'est parbleu bien du bel et bon drap noir de Pagnon... Allons, allons, il faut voir jusqu'au

bout si cette peau a autant de pouvoir... Je vais la mettre à une rude épreuve cette fois - ci : je veux de l'argent... de l'or... des billets de banque.... Tu m'entends , talisman... Eh bien ! à qui est-ce que je parle?... hum!... Voyons , il faut peut-être lui désigner la somme... ne l'effrayons pas d'abord... Je n'ai besoin pour le quart-d'heure que d'une vingtaine de mille francs ; un peu plus , un peu moins , ça m'est égal. (*On entend sous les fenêtres la musique de la loterie.*) Une aubade!... Ce n'est pas là le son que je voulais entendre.

SCENE VII.

RAFAËL, PAULINE, GAUDIN.

PAULINE et GAUDIN, *accourant joyeusement.*
Monsieur Rafaël ! monsieur Rafaël !

RAFAËL, *très-étonné.*
Qu'est-ce que c'est ? qu'y a-t-il ?

PAULINE et GAUDIN, *sautant de joie.*

Air . Trou la la.

Quel bonheur ! quel bonheur !
Du sort c'est une faveur !
Un terne ! ah ! c'est charmant !
Le bien lui vient en dormant.

RAFAËL, *très-étonné.*
(*Parlé.*) Un terne pour moi ? Allons donc , je ne savais seulement pas...

PAULINE.
Puisqu'on vous dit que c'est la vérité.

RAFAËL.
Alors je vois ce que c'est...

Suite de l'air.

Ce terne sec sans pareil
A profité d' mon sommeil,
Et comm' j'étais à dormir
Je n' l'aurai pas vu sortir.

TOUS TROIS

Quel bonheur ! quel bonheur !
Du sort c'est une faveur !
Un terne ! ah ! c'est charmant !
Le bien { lui } vient en dormant !
 { me }

RAFAEL, *joyeux.*

Comment? bien vrai? j'ai gagné...

GAUDIN.

Vingt-sept mille cinq cents francs, rien que ça!

PAULINE.

Ah Dieu! que je suis contente!

RAFAEL, *à part.*

J'ai gagné à la loterie... sans y mettre!... Par exemple, voilà la meilleure preuve que le talisman en est un.

PAULINE.

Comment, vous ne courez pas recevoir votre argent.

RAFAEL.

Courir n'est pas le plus difficile, c'est le billet... Où le trouverais-je? (*A la peau.*) Heim! le billet?

PAULINE.

Il est sur vous, sans doute.

RAFAEL.

Ah! c'est vrai... je dois... je devrais l'avoir... Je tremble de me fouiller... (*Il tire de ses poches un mauvais mouchoir, et autres objets.*) Ça, c'est mon foulard... ça, c'est un faux col... ca, c'est une contremarque de la Gaité... Je n'ai plus rien.

GAUDIN.

Peut-être l'avez-vous mis avec votre argent.

RAFAEL.

Avec mon argent?... Alors ça n'est pas la peine de chercher.

PAULINE.

Regardez toujours dans votre gilet.

RAFAEL.

C'est donc pour vous être agréable... Qu'est-ce que je sens-là?... un petit chiffon... et oui... c'est un billet de loterie... O fortune! je te tiens donc... Vil métal, qui nous plonge dans la fange, je vais donc pouvoir te ramasser, comme le prolétaire des campagnes ramasse le fumier qui doit fertiliser sa terre. (*Regardant son billet, et changeant de ton.*) Nous disons vingt-sept mille cinq cents... Mes amis, ne vous impatientez pas, je reviens dans la minute.

Air de la Galoppe.

Ah! quel trésor! quel trésor! quel trésor!

Que cette peau magique!

Oui, grâce à ce magnifique

Trésor,

Je serai cousu d'or.
Graves députés
Qui votez
Des budgets immenses ,
Vous devriez bien
Prendre un moyen
Semblable au mien ;
De pareilles peaux ,
Au ministère des finances ,
Viendraient à propos
Pour nous dégrever des impôts.
Ah ! quel trésor ! etc.

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

PAULINE, GAUDIN.

GAUDIN.

Ah ça , j'espère , ma sœur , que tu vas lui dire que c'est à toi qu'il doit sa fortune , pour que vous fassiez deux parts du terne sèche.

PAULINE.

Eh quoi ! je troublerais par un semblable aveu le bonheur de ce pauvre Rafaël ?

GAUDIN.

Qui te parle de troubler son bonheur , je veux que tu le partages avec lui , c'est bien juste.

PAULINE.

Nous verrons... plus tard...

GAUDIN.

A la bonne heure... quand tu voudras... Ah ça , voici l'heure de retourner à la boutique ; par ainsi je te laisse... Adieu , Pauline.

PAULINE.

Adieu , mon frère.

GAUDIN.

Je vais travailler à mes étuis... Ah ! (*Apercevant la peau de chagrin que Rafaël a laissée.*) voilà mon chagrin... Il n'en a plus besoin , ni toi non plus , je le reprends.

PAULINE.

Que fais-tu ?

GAUDIN.

Au fait , c'est vrai ; si je lui enlèves la peau , il criera comme si on l'écorchait.

(*Prenant des ciseaux , et coupant la peau en deux.*)

PAULINE.

Ah ! c'est très-bien. Il est impossible d'être plus généreux.

(Elle prend la moitié de la peau, et la met sur la table.)

GAUDIN.

J' crois bien !...

Air : *Vaudeville de Partie et Revanche.*

Plus d'un ami vous dit d'un air aimable :

« Si le destin vous frappait de ses coups,
« Mon amitié serait capable
« Des plus grands sacrifices pour vous,
« Je sacrifierais tout pour vous !...
« Pour vous j' donn'rais avec courage,
« La moitié d' mon sang !.. » C'est fort beau,
Mais moi je fais bien davantage,
Je donne ici la moitié de ma peau.

Au revoir, et bonne chance !

(Il sort emportant une moitié de la peau.)

SCÈNE IX.

PAULINE, seule, le reconduisant.

Adieu, mon frère !... Ah ! qu'un homme qui est dans les gaites a mauvaise.... Mais qu'importe, il me rend un fameux service, en laissant ici la moitié... Est-il drôle, mon cher Rafaël ; s'imaginer bonnement que cette peau a le pouvoir..... Sans compter que cette erreur n'est pas la seule qui l'abuse ! Quand ce ne serait que de ne pas s'apercevoir de mon amour... Il me croit indifférente, voilà encore une erreur, et qui vaut bien l'autre... Mais patience ! si pour l'instant je me plais à flatter sa manie et sa crédulité, c'est que j'ai mes raisons.... Ah ! je l'entends qui monte. Oh ! comme il est joyeux !

SCÈNE X.

PAULINE, RAFAEL, faisant sonner l'or qui remplit son chapeau.

RAFAEL.

Ohé ! ohé ! je suis millionnaire ! j'ai vingt-sept mille cinq cents francs... là... qui s'agitent dans mon chapeau... comme les goujons dans la poêle à frire... Je peux vivre, à présent ! je suis riche ! j'ai toutes les vertus ! rien ne me

résistera !... Allons , canaille de la haute société , saluez-moi , je suis riche ! je suis pape !...

PAULINE , à part.

Il paraît que son mal augmente encore.

RAFAEL , toujours à lui-même.

A propos , et mon livre ! mon bon livre ! mon excellent livre , que j'oubliais !...

Air : *Dessous mon menton (d'Arlequin afficheur).*

Je n'ai pourtant pas , et je m'en flatte ,
Ni l'esprit pervers , ni l'âme ingrate !..

(*Il prend son livre et le baise .*)

Oh ! non jamais
Je n'oublierai tes bienfaits !

(*Pendant ce qui suit il lit tout bas dans son livre .*)

PAULINE , à part.

Suite de l'air.

Charmant jeune homme !

Vous voyez comme

Il est aimant !

Il est reconnaissant !

Ceci m'apprend à connaître

Son cœur aujourd'hui ;

Je suis sûr' qu'un' femme doit être

Bien heureuse avec lui !

RAFAEL , lisant tout haut.

« Les paroles empreintes sur cette peau , sont : Si tu me possèdes , tu possèderas tout , mais ta vie m'appartient ; »
» ton existence figurée par cette peau , diminuera suivant
« la force et le nombre de tes désirs. »

PAULINE , à part.

Est-il crédule.

RAFAEL.

Ainsi , voilà qui est clair ; plus je formerai de désirs , plus la peau diminuera , et plus elle diminuera , plus vite mes jours... psit !... (*il fait comiquement le geste de mourir .*)
Diable ! mais voyons un peu ce que me coûtent déjà les vœux que j'ai formés !...

(*Il va prendre la peau de chagrin .*)

PAULINE , à part.

Décidément , ça fera un très-bon mari ; on lui fera accroire tout ce que l'on voudra.

Peau de chagrin.

RAFAEL, *mesurant la peau.*

Grand Dieu ! déjà diminuée de moitié !... Je crois que je suis pulmonique !

PAULINE.

Monsieur Rafaël, désirez-vous quelque chose ?

RAFAEL.

Non, merci ; un moment, n'allons pas si vite. Qu'on me prépare mon compte, je quitte aujourd'hui même ce taudis.

PAULINE.

Comment vous partez ?

RAFAEL.

Un peu... J'ai besoin de respirer un air pur... un air frais... mais je ne partirai pas d'ici comme un misérable... j'ai de l'or... j'en aurai tant que j'en voudrai... je t'en laisserai...

PAULINE.

O ciel ! que vais-je devenir ? Vous ne savez pas le mal que vous me faites, en me parlant de la sorte.

RAFAEL.

Bah !... Est-ce que par hasard vous éprouveriez pour moi, de ces tressaillemens intimes qui peuvent surprendre les gens superficiels ; de ces tressaillemens qui sont cependant des effets de notre nature intérieure, aussi simples que les phénomènes habituels de notre vision extérieure ?.. (*Voyant que Pauline ne répond pas.*) Hum !...

PAULINE.

Plaît-il ?

RAFAEL.

Je vous demande si vous éprouvez pour moi de ces tressaillemens intimes qui peuvent surprendre les gens superficiels ; de ces tressaillemens qui sont cependant des effets...

PAULINE.

Oui, oui, je comprends maintenant..... Certainement, que j'éprouve tout ça pour vous.

RAFAEL.

Vraiment ! Vous ressentiriez pour moi une de ces passions violentes et corrosives ?

PAULINE.

C'est ça.

RAFAEL.

C'est ça !... O destin ! voilà bien de tes coups, tu n'en fais jamais d'autres !... Cette jeune fille, que je n'ai jamais regardée, pour laquelle je ressens la plus profonde indifférence, elle m'aime, elle me chérit, elle m'adore !...

PAULINE.

Oh oui!

RAFAEL.

Tandis que celle pour qui je suis en proie à un ouragan de passions...

PAULINE.

Vous aimez donc ailleurs ?

RAFAEL.

Ça me fait bien cet effet là..... Oui, je suis épris d'une veuve très-riche..... Je ne pouvais aimer qu'un corps vêtu de satin, enveloppé dans des aunes de blondes, sentant l'eau de Cologne ou l'eau-de-vie de Lavande ambrée... Je l'ai trouvée, cette femme parfumée, elle a nom Fœdora; elle jouit de quatre-vingt mille francs de rentes... Eh bien, le croirais-tu, elle m'a refusé pour époux; moi qui n'avais rien à lui offrir, absolument rien que des dettes, que j'ai contractées pour la conduire en fiacre, au Gymnase, et chez madame Saqui.

PAULINE.

Elle vous a refusé ?

RAFAEL.

Mais c'est égal, je veux la revoir, courir après, parce qu'elle ne peut pas me sentir... C'est toujours comme cela. C'est aujourd'hui le jour de sa soirée, je me trouverai seul avec elle, je veux un tête à tête, et je l'obtiendrai, quand je devrais me cacher comme un voleur, dans sa chambre à coucher.

PAULINE.

Mais si elle vous résiste ?

RAFAEL.

Si elle me résiste ? eh bien ?...

PAULINE.

Me reviendriez-vous, enfin ?

RAFAEL.

Oui, je te le promets... si elle ne veut pas de moi... Si [toutes les femmes me refusent, je te donnerai la préférence.

PAULINE.

Je puis y compter ?

RAFAEL.

Je le jure !... Adieu !... (Il va pour sortir.)

PAULINE, courant après lui.

Monsieur Rafaël ! monsieur Rafaël ! et votre peau, que vous oubliez !

RAFAEL, revenant.

Ah ! c'est vrai, pardon. (Il prend la peau.)

PAULINE.

Air de la Famille Jabutot.

Tu me reviendras,
J'en ai le doux présage ;
Oui, tu reverras
Ta petit' femm' de ménage.
Ah ! si tu savais
Comme elle est mignonne,
Comme elle serait bonne
Pour toi qui lui plais !...
J' n'en fais plus mystère,
Et pourquoi me taire,
Quand tu sais me plaire !
Ah ! charmant ami !
Si tu ne r'venais pas ici,
Ah ! jamais, non jamais
Je ne m'en consolerais,

Ensemble.

PAULINE.

Non, non, non, non jamais....
Je ne m'en consolerais.

RAFAEL.

Non, non, non, non jamais
Près d' moi tu n'auras d' succès.

RAFAEL.

Chacun a son goût,
J' n'éprouv' pour toi, grisette,
Rien du tout, du tout.
Car je te le répète,
Il faut à mes sens
Un' femme en toilette,
En v'lours, en paillette,
Couvert' de diamans ;
Il faut que j' la voie
En robe de soie
Pour êtr' dans la joie !
Et c'est pour cela
Que j'aim' la baronn' Fœdora.
Ainsi donc je m'en vais
Adorer ses attraits !..

Ensemble.

RAFAEL.

Oui, oui, oui, oui, toujours
Ell' s'ra mes amours !

PAULINE.

Oui, oui, oui, oui, toujours
Tu s'ras mes amours !

FIN DU PREMIER ACTE.

.....

ACTE DEUXIÈME.

Le Théâtre représente un riche appartement, dont le fond vitré laisse voir un autre salon où l'on danse; à droite, au premier plan, la porte d'un boudoir; en face, une croisée garnie de grands rideaux drapés à la mode.

SCÈNE PREMIÈRE.

PLUSIEURS HOMMES et DAMES, VALETS *servant des rafraîchissemens.*

(*Au lever de la toile on entend des coulisses la musique d'un bal. Pendant cette musique, plusieurs dames, conduites par leurs danseurs, viennent se reposer.*)

TOUS.

Air de la Walse de Robin.

Notre baronne à nous plaire assidue,
J'en conviens a fait pour le mieux;
Mais sa soirée est pourtant bien cohue,
Et son bal des plus ennuyeux.

UN HOMME à une dame.

Que votre danse est légère et courtoise!

UN AUTRE à une autre dame.

Et la baronne, heim! comme elle a bon ton?

LA DAME, *choisissant une glace sur le plateau.*

Moi, j'aime mieux une framboise....

UN HOMME à une dame.

Oui, vous dansiez avec ..

UNE DAME à un valet.

Un macaron?..

TOUS.

Reprise du chœur.

Notre baronne à nous plaire assidue, etc.

(*La musique du bal joue la galoppe.*)

UN HOMME.

Ah! ah! voici-la Galoppe!...

UNE DAME.

C'est annoncer qu'il est trois heures du matin... Voici la chère baronne!

SCÈNE II.

LES MÊMES, FOEDORA.

TOUS, *saluant Fœdora.*

Reprise de l'air précédent.

Notre baronne à nous plaire assidue,
Ce soir a surpassé nos vœux;
Dans ses salons, sans foule et sans cohue,
Son bal était délicieux.

FOEDORA.

Si vous avez trouvé digne de plaire,
La fête que je viens d'offrir,
Votre présence à mon cœur fut bien chère,
C'est un échange de plaisir.
Oui, la baronne à vous plaire assidue,
Ce soir a dû combler vos vœux;
Quel plaisir pour son âme émue,
D'avoir ici vu ses amis nombreux.

TOUS.

Notre baronne, etc.

(Tout le monde sort excepté Fœdora.)

SCÈNE III.

FOEDORA, *seule.* — *Elle sonne.*

Décidément, je ne donnerai plus qu'une soirée par semaine; deux, c'est trop fatigant.... Mais voyez si cette Justine viendra. *(Elle sonne plus fort.)*

SCÈNE IV.

FOEDORA, JUSTINE.

JUSTINE.

Me voilà, Madame.

FOEDORA.

Allons donc, Justine; il faut toujours vous sonner deux ou trois fois.

JUSTINE.

Pardon, Madame, c'est que j'étais avec Pauline, vous savez... cette jeune personne...

FÆDORA.

Mon lit est-il prêt ?

JUSTINE.

Oui, Madame.

FÆDORA.

Venez me déshabiller. *(Fausse sortie.)*

JUSTINE.

Oui, Madame.

FÆDORA, *revenant.*

Eh bien ! que veut-elle, cette jeune personne ?

JUSTINE.

Elle désire parler à Madame.

FÆDORA, *riant.*

A trois heures du matin ? Elle choisit bien son temps.

JUSTINE.

Mais elle est venue hier, à huit heures du soir, quand Madame était à sa toilette.

FÆDORA.

Il fallait la faire entrer.

JUSTINE.

Ah ! c'est qu'il paraît que Madame ne se souvient plus qu'elle lui a fait dire d'attendre... Alors Pauline a attendu jusqu'à présent.

FÆDORA, *avec impatience.*

Qu'elle revienne demain !

JUSTINE.

Mais, Madame, nous y sommes ; à demain ; et d'ailleurs, elle n'a qu'un mot à vous dire.

FÆDORA, *impatiente.*

Vous allez voir que je serai obligée de recevoir la protégée de Mademoiselle à l'heure qu'il est... Allons, voyons, si elle n'a qu'un mot à me dire, qu'elle entre.

JUSTINE, *qui a été chercher Pauline.*

La voici.

SCENE V.

FÆDORA, JUSTINE, PAULINE.

FÆDORA, *à Justine.*

Commencez toujours à me déshabiller.

(Fædora s'assied devant une toilette ; Justine lui ôte son pei-

gne , son collier , ses bracelets , son bouquet , et quelques autres objets de sa parure , pendant ce qui suit :)

PAULINE , à part.

Enfin , je vois ma rivale .

FÆDORA , assise devant son miroir , et sans regarder Pauline .

C'est vous , Mademoiselle , qui voulez me parler ?

PAULINE .

Oui , Madame . . . C'est au sujet de M. Rafaël .

FÆDORA , à Justine , qui lui ôte son peigne .

Aye !

PAULINE .

Madame le connaît . . . M. Rafaël ?

FÆDORA .

Oui , on me l'a présenté à mes soirées ; il y est venu quelquefois .

PAULINE , à part .

Ah ! mon Dieu ! voilà la timidité qui me prend .

FÆDORA , à Pauline .

Eh bien ? . . . (*A Justine .*) Tout doucement , donc !

PAULINE , à part .

Air : *Si l'on m'aime un peu , beaucoup .*

Rafaël , j'en fais l'aveu ,
Me cause un trouble extrême ;
Oserai-je , dans ce lieu ,
Dire combien je l'aime !

FÆDORA , à Justine , qui la décoiffe .

(*Parlé .*) Oh ! là ! faites donc attention !

PAULINE à Fædora .

L'amour , ce sentiment
Vraiment irrésistible . . .

FÆDORA , à Justine .

Oh ! là ! . . .

(*Elle se lève .*)

Vous savez cependant
Combien je suis sensible !

PAULINE , à part.

Elle est sensible ! ah ! mon dieu !
Si c'est son caractère,
Près d'elle , j'en fais l'aveu,
Je ne sais comment faire.

JUSTINE , à part.

Ensemble.

Elle est sensible ! ah ! mon dieu !
Le drol' de caractère !
Près d'elle , j'en fais l'aveu ,
On ne sait comment faire.

FÆDORA , regardant Pauline.

Cette jeune fille a l'air bien doux,
Allons , Justine , retirez-vous ;
Puisqu'elle veut me dire un secret,
Je brûle de savoir ce que c'est.

JUSTINE , à part.

Je reste pour tâcher
De pouvoir les entendre.

FÆDORA.

Dans ma chambre à coucher
Justine , allez m'attendre.

JUSTINE.

Oui , Madame.

(Reprise de l'ensemble. — Justine sort.)

SCENE VI.

FOEDORA , PAULINE.

FÆDORA.

Nous sommes seules ; voyons , Mademoiselle , qu'avez-vous à me dire au sujet de M. Rafaël ?

PAULINE , avec hésitation.

Madame... j'ai à vous dire que M. Rafaël... je... je l'aime...

FÆDORA , riant.

Voilà une singulière confidence , surtout à l'heure qu'il est...

PAULINE.

Je l'aime beaucoup.

FÆDORA.

Quand vous l'aimeriez encore davantage , Mademoiselle , je ne vois pas trop en quoi cela peut me regarder.

Peau de chagrin.

PAULINE.

Ah! c'est que... je voudrais vous prier de m'aider de vos conseils.

FÆDORA.

Le plus sage que l'on puisse donner , en pareil cas , c'est le mariage. . . . Épousez celui que vous aimez , Mademoiselle , épousez-le.

PAULINE.

Ah! c'est qu'il y a une petite difficulté... je l'aime... mais lui , il ne m'aime pas.

FÆDORA.

Alors , c'est plus embarrassant ; vous ne pouvez guère épouser un homme qui n'a pas d'amour pour vous.

PAULINE.

Ça viendrait peut-être.

FÆDORA.

Vous croyez ?

PAULINE.

Air : *J'aime Henriette.*

Une beauté qu'on aime avec ivresse
Se croit l'objet d'un éternel amour ;
Pourtant celui dont elle eut la tendresse,
S'éloigne d'elle et la fuit sans retour.
Or , si la femme à laquelle on s'honore
D'être attaché , cesse un jour de charmer ,
Ne se peut-il qu'à la fin on adore,
Cell'que d'abord on ne pouvait aimer ?

FÆDORA , *riant.*

Voilà ce qui s'appelle raisonner sa position... Mais comment se fait-il qu'à son âge , Rafaël soit indifférent ?

PAULINE.

Lui , indifférent ! plutôt à Dieu !... Mais ce n'est pas cela : il est épris d'une autre personne...

FÆDORA.

Et quelle est votre rivale ? la connaissez-vous ?

PAULINE.

Je lui parle en ce moment... C'est Madame.

FÆDORA , *très-étonnée.*

Moi !... (*Riant.*) Ah ! ah ! ah !... Oui , c'est vrai , il m'a fait des déclarations ; mais je ne lui ai pas dissimulé qu'il perdait son temps ; vous voyez que vous pouvez vous rassurer , mon enfant. Je n'ai nullement l'intention de vous

enlever M. Rafaël. (*A part.*) Un original, dont tout le monde se moque.

PAULINE, *avec joie.*

Bien vrai, Madame, vous ne l'aimez pas?

FÆDORA.

Je vous l'atteste.

PAULINE, *avec une émotion joyeuse.*

Je vous crois, Madame, je vous crois; mais je vous croirez bieu mieux encore, si vous vouliez m'en donner la preuve?

FÆDORA.

Voyons, que puis-je faire pour vous tranquilliser?

PAULINE.

Me permettre de passer ici le reste de la nuit.

FÆDORA.

Je n'y mets pas d'empêchement. Vous êtes venue hier soir à huit heures, c'est moi qui, vous ayant d'abord fait dire d'attendre, vous ai ensuite oubliée... Je ne puis décemment vous renvoyer à l'heure qu'il est... Dites à Justine que je vous ai autorisée à rester.

PAULINE.

Ah! Madame, que de bontés!... Mais c'est que je dois vous prévenir que M. Rafaël... a le projet...

FÆDORA.

C'est bien, c'est bien, nous en causerons plus tard... je tombe de sommeil... Allez, mon enfant, allez trouver Justine, et dites - lui qu'elle vous fasse un lit dans sa chambre...

PAULINE.

C'est inutile, je n'ai pas envie de me coucher.

FÆDORA.

A votre aise, Mademoiselle, comme vous voudrez.

PAULINE.

Madame est bien bonne!... Bonsoir, Madame.

(*Elle sort.*)

FÆDORA.

Bonsoir, bonsoir.

SCÈNE VII.

FOEDORA, *seule.*

La singulière rencontre!... Un jeune homme que j'invite à mes soirées, parce qu'il est honnête, et qu'il m'a

semblé avoir quelque tournure, va s'imaginer qu'il doit tomber amoureux de moi, et me donner pour rivale, l'amie de ma femme de chambre !... (*Riant.*) Ah! ah! ah! J'en rirais bien si je n'avais pas envie de dormir... Mais allons donc nous coucher, car il en est temps enfin...

(*Elle prend une bougie, et se dispose à sortir.*)

SCÈNE VIII.

FOEDORA, RAFAEL.

RAFAEL, *arrivant par la croisée.*

Bon! elle n'est pas encore couchée.

FOEDORA, *l'apercevant, et jetant un cri.*

Ah! mon Dieu!

RAFAEL.

Ne craignez rien, c'est moi.

FOEDORA, *vivement.*

Que venez-vous faire ici, Monsieur, par cette fenêtre? à une heure indue?

RAFAEL.

C'est justement parce que l'heure est indue, que je viens par la fenêtre; et puis, ce n'est pas si commun... car c'est bien commun d'entrer comme tout le monde, par la... p... ah! c'est vieux genre tout-à-fait.

Air : Dans un amoureux délire.

Entrer tout droit par la porte,
C'est d'un vulgaire amoureux;
Qu'un feu tout bourgeois transporte,
C'est usé, car c'est bien vieux.
Mais entrer par la croisée,
C'est le fait d'un troubadour,
Dont l'âme fort embrasée,
Veut avoir amour pour amour.

FOEDORA, *riant.*

Qu'est-ce à dire? amour pour amour?

RAFAEL, *avec délire.*

Oui, je cherche une oreille à qui confier un mot de tendresse; un œil à qui lancer un regard; un pied sur lequel je puisse poser le mien sous la table, et une main pour y mettre les miennes, car vous voyez mon embarras, je ne sais où mettre les mains; j'ai l'air d'un imbécile.

FOEDORA.

De grâce, Rafaël, finissez cette plaisanterie.

RAFAEL.

J'ai plutôt envie de rugir comme *Antony*. Vous connaissez *Antony*? Vous avez vu jouer cette pièce - là à la porte Saint-Martin?... Eh bien! je sais comme *Antony*, ce que c'est que l'amour... L'amour! ce sentiment sans lequel le monde entier ne serait plus qu'un vaste désert, et la nature une veuve sans enfans, extrêmement inconsolable de sa position critique.

FÆDORA, *partant d'un grand éclat de rire.*

Ah! ah! ah!... Savez-vous de quel nom je pourrais appeler un tel langage?

RAFAEL.

Parbleu, si je le sais... C'est du galimatias.

FÆDORA.

Je ne voulais pas le dire.

RAFAEL.

Mais vous le pensiez... Et moi aussi.

Air : Comme il m'aimait.

Galimatias!

(bis.)

Dans mes discours c'est ce qu'on trouve ;
Après tout, qu'est-ce que ça prouve ,
Suis-je donc le seul ici bas?...
Que voyez-vous à chaque page
De tel journal ou tel ouvrage?

Galimatias.

(bis.)

Galimatias!

(bis.)

Qui n'en fait pas ?
En chaire, au cours, à la mairie ,
Au conseil, à l'Académie ,
Que fait-on? du galimatias...
Et souvent que sont à la chambre,
Les discours de tel ou tel membre?

Galimatias.

(bis.)

FÆDORA.

Mon cher Monsieur, ce que vous dites est fort gai, assurément, et vous fort aimable; mais vous le seriez bien plus encore, si vous vouliez me permettre d'aller me coucher.

RAFAEL.

Me parler ainsi, quand je sollicite un amalgame de nos pensées, une fusion de nos sentimens...

FÆDORA, *à part.*

C'est un fou obstiné, dont je ne me débarrasserai que difficilement.

RAFAEL.

Fœdora , si vous ne m'écoutez pas , il me faut me briser le crâne sur l'angle de la cheminée , ou sur le dos du fauteuil... Choisissez!...

FŒDORA.

Je vous écoute.

RAFAEL.

Je vous aime , vous le savez , je vous l'ai dit cinquante mille fois.

FŒDORA.

J'ai eu l'honneur de vous répondre...

RAFAEL.

Que vous ne pouviez pas me souffrir , c'est vrai.

FŒDORA.

Alors... d'après cela... vous deviez bien comprendre que...

RAFAEL.

N'achevez pas... Je vous aime encore assez en ce moment pour vous tuer.

FŒDORA , *courant à la sonnette.*

Grand Dieu ! quel délire !

RAFAEL.

N'ayez pas peur... je n'abuserai pas de mes moyens... et cependant je n'aurais qu'un mot à dire , qu'une chose à faire pour vous voir voler dans mes bras... pour vous entendre mendier un regard , un sourire , un baiser...

FŒDORA.

Moi ! ah!...

RAFAEL.

Oui , vous... Je n'aurais qu'à vous montrer un coin de ma peau... mais non , je n'en ferai rien... Je veux vous obtenir de vous seule , par des moyens purement naturels... ou ne pas vous obtenir du tout...

FŒDORA , *reprenant son bougeoir.*

Restez si cela vous fait plaisir ; mais moi j'ai l'honneur de vous souhaiter le bonsoir. (*Fausse sortie.*)

RAFAEL , *la retenant.*

Ainsi donc , parce que je suis sans fortune , vous me refusez ; ainsi j'aurai vu la pluie déformer mon chapeau... en faire une gouttière. J'aurai traversé les rues de Paris en me faisant éclabouser. J'aurai senti la boue moucheter mon seul gilet blanc , et mes bottines percées , faire éponge!... et tout cela , sans obtenir le plus petit dédommagement...

FÆDORA.

Est-ce de l'argent qu'il vous faut , Monsieur , parlez ?
ma bourse est à la disposition de mes amis...

RAFAEL, *avec force.*

De l'argent!... elle m'offre de l'argent à moi... à moi
qui en possède plus que... En voulez-vous des mines?...
je vous en ferai des mines..... parlez. (*S'animant plus
fort.*) Quant à moi, j'étais plus ambitieux, je voulais vivre
de cœur à cœur avec vous; mais vous n'avez pas d'amour,
vous n'avez pas d'âme, vous n'avez pas de cœur... vous
n'avez pas de... vous n'avez rien!...

FÆDORA.

Et vous, vous perdez la tête!

RAFAEL, *très-fort.*

Je perds la tête!... moi!.... parce que vous êtes la
femme sans cœur, vous dites que je suis l'homme sans
tête!... Ça ne se passera pas comme ça, Fædora!...

FÆDORA, *le calmant.*

Ah! mon dieu! il va réveiller toute la maison!...

Air : Nocturne de Carcassi.

Silence! silence!
Calmez ce transport!
Silence! prudence!
Lorsque chacun dort!

RAFAEL.

O femme statue!
Femme sans ardeurs,
Aime, ou je te tue!
Aime, ou bien tu meurs!

Ensemble.

FÆDORA.

Silence!... etc.

RAFAEL, *se calmani et tombant à genoux.*

Tendresse,
Caresse,
Pour mon doux transport!
Tendresse,
Caresse,
Lorsque chacun dort.

(*Il reste à genoux. — Fædora sort emportant une bougie. — Il
fait nuit.*)

SCÈNE IX.

(*Il fait nuit.*)

RAFAEL, *seul.*

(*Il est resté à genoux, accablé d'amour, pendant que Fœdora est partie, de sorte que la croyant là, il dit :*) Fœdora ! je suis un misérable !... (*voyant qu'elle est partie, il se relève vivement.*) Elle m'échappe !... Je crois même qu'elle m'est échappée... me laissant dans l'espace qui sépare ma vie réelle de ma vie somnambulique... (*il tire de sa poche sa peau de chagrin.*) O peau ! si la science humaine a des bornes, ton pouvoir, à toi, n'en a pas !... (*il l'étale sur un fauteuil, et lui parle.*) N'est-il pas vrai ?... ô peau ! que ton pouvoir est sans borne ? hum ? je croyais que tu me parlais... (*ici Pauline arrive doucement, et se glisse derrière le fauteuil où est la peau.*)

SCÈNE X.

RAFAEL, PAULINE, *cachée.*

RAFAEL, *à lui-même, se croyant seul.*

Au fait, puisque cette peau est un talisman, elle me répondrait, que je n'en serais pas étonné... du tout, du tout... (*à la peau.*) N'est-ce pas, peau, que si tu voulais, tu me répondrais ?

PAULINE, *cachée.*

Oui.

RAFAEL.

Tiens ! elle a dit oui !... ah ! bah !... c'est peut-être une idée... j'aurai cru entendre... Cependant, en y réfléchissant... Au surplus, voyons, interrogeons-la encore...

Air de l'Echo (du Sylphe).

Ma peau !

PAULINE, *cachée,*
Hé bien !

RAFAEL.

J'aime une beille....

PAULINE.

Je sais laquelle....

(33)

RAFAEL.

Fœdora.

PAULINE.

Je sais c'la.

RAFAEL.

Hélas ! elle est cruelle !...

PAULINE.

Je sais qu'elle est cruelle.

RAFAEL.

Dis-moi donc si près d'elle,

PAULINE.

Eh bien, quoi ? si près d'elle ?...

RAFAEL.

Je s'rais heureux ou non ?

PAULINE.

Oh ! non !

RAFAEL.

Ell' dit non !...

PAULINE.

Je dis non.

RAFAEL.

Ah ! je ne serais pas heureux avec Fœdora !... alors je serais malheureux... Qu'est-ce que ça m'a fait à moi d'être malheureux ? pourvu que je la possède, cette fière Fœdora !... je ne tiens pas au bonheur... Si j'aime mieux du malheur avec elle, que du bonheur avec une autre, ça ne regarde personne, ça... ce sont mes affaires.

Même ah.

Ma peau ?

PAULINE.

Hé bien ?...

RAFAEL.

J'ai du courage.

PAULINE.

C'est de ton âge.

RAFAEL.

J'veux voir là...

Peau de chagrin.

(34)

PAULINE.

Fœdora ?....

RAFAEL.

Je te demande avec instance...

PAULINE.

Demande avec instance...

RAFAEL.

S'il est en ta puissance...

PAULINE.

S'il est en ma puissance...

RAFAEL.

D' la fair' revenir ici?

PAULINE.

Mais oui.

RAFAEL.

Ell' dit oui!

PAULINE.

Je dis oui!

(Pauline quitte sa place, et va dans le fond du théâtre, puis elle vient en scène.)

RAFAEL, *l'apercevant, et la prenant pour Fœdora.*

Ciel!... déjà!... Quel bon talisman! il ne fait pas attendre ce qu'on lui demande.... A la bonne heure.....
(*A Pauline.*) Eh bien! Fœdora, vous ne vouliez pas me croire, il y a un instant, quand je vous disais, qu'à ma volonté, je vous verrais voler dans mes bras...

PAULINE, *troublée.*

Dieu! qu'ai-je fait?

RAFAEL.

J'ignore ce que vous avez fait, mais je sais bien ce que je vas faire, moi; je vas faire la fin du troisième acte d'Anthony...

(L'orchestre joue en sourdine, jusqu'à la fin de l'acte.)

PAULINE, *effrayée.*

O ciel!...

RAFAEL, l'interrompant.

Silence !... (*La prenant dans ses bras, et lui mettant un mouchoir sur la bouche. C'est moi... moi, Antony!.....*)
(*Se reprenant.*) C'est-à-dire, moi, Rafaël!...

(*Il l'entraîne dans le boudoir; elle crie et se débat. — Musique.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

.....

ACTE TROISIÈME.

Le Théâtre représente un appartement ouvert sur un jardin ; à droite, un secrétaire ; sur le devant de la scène, un fauteuil.

SCÈNE PREMIÈRE.

JONATHAS, PORRIQUET.

(Ils tiennent chacun une queue de billard à la main.)

JONATHAS.

Et de six parties liées que tu perds...

PORRIQUET.

Il n'y a pas de quoi être si fier, de gagner sur un mauvais billard de campagne, qui est dur comme un âne..... D'abord je ne sais pas jouer sans procédés.

JONATHAS.

Dis donc, Porriquet, tu es bien aise d'avoir ce prétexte-là ?

PORRIQUET.

Je te parie tout ce que tu voudras, que tu ne m'en gagnes pas une, lorsque j'aurai z'un cuir à ma queue.

JONATHAS.

C'est ce que nous allons voir..... Justement j'ai aperçu dans le tiroir de ce secrétaire quelque chose qui fera joliment ton affaire... Attends..... *(Il ouvre le secrétaire.)* Tiens...

PORRIQUET.

C'est une peau de chagrin...

JONATHAS.

Eh bien! est-ce que ça ne peut pas servir?... Gascon que tu fais, va!...

PORRIQUET.

Oui... Eh bien! ta vas voir... *(Il prend un canif, coupe en rond un morceau de peau.)* Ah! celui-là est trop petit.

(*Il coupe un autre.*) Celui - là fera l'affaire... Attends, je m'en vais faire chauffer de la colle forte, et tu m'en diras des nouvelles.

(*Jonathas remet le reste de la peau à sa place, tandis que Porriquet tient les morceaux qu'il en a coupés.*)

JONATHAS, *se ravisant.*

Eh ! mais je n'y pensais plus ! mais voilà que ça me revient...

PORRIQUET.

Quoi donc ?

JONATHAS.

Cette peau...

PORRIQUET.

Eh bien ! cette peau ?

JONATHAS.

C'est le talisman de mon maître.

PORRIQUET.

Ah ! c'est vrai... Il était un peu timbré, ton maître... Ah ! ça, voyons, est-ce que ça le tient toujours ?

JONATHAS.

Toujours.

PORRIQUET.

Comment, il n'est pas encore guéri, depuis le temps ?... Faut lui faire prendre des douches, à ce gaillard-là.

JONATHAS.

Au fait, c'est vrai, tu as raison ; les douches, c'est excellent pour la folie... C'est le meilleur remède ; on devrait en faire usage plus souvent qu'on ne fait, surtout pour certains fous privés...

Air du Vaudeville de Fançon.

A l'auteur romantique,
A l'auteur politique,
A plus d'un faiseur d'opéra,
Au nouveau cénobite,
Saint simonien, *et cætera*,
Une douche bien vite,
Et ça les guérira.

SCÈNE II.

LES MÊMES, PAULINE.

PAULINE.

Messieurs, je désirerais parler à M. Rafaël ?

PORRIQUET, *lui désignant Jonathas.*

Il faut vous adresser à monsieur Jonathas, son domestique... Moi, je suis son ami.

PAULINE,

Vous êtes l'ami de M. Rafaël?

PORRIQUET.

Non, l'ami de son domestique.

JONATHAS.

Oui, c'est mon ami... Je l'avais invité à venir faire une partie de billard, pendant que mon maître dort encore.

PAULINE.

Ah ! il dort encore ?

JONATHAS.

Il dort toujours.

PORRIQUET, *à Jonathas.*

Ah ! ça, je vais faire arranger cette queue de billard, comme nous en sommes convenus.

JONATHAS.

Allons, va, et dépêche-toi

PORRIQUET, *saluant Pauline.*

Air : *Mon cœur à l'espoir s'abandonne.*

Au revoir donc, charmante fille...

PAULINE.

Salut, monsieur...

PORRIQUET, *bas à Jonathas.*

Elle est vraiment fort bien !

JONATHAS.

J'en conviens, elle est très-gentille...

Mais mon maître n'en saura rien,

Car l'amour ne lui vaut plus rien...

PAULINE, *à part.*

A le forcer au mariage,

Mon frère et moi nous sommes décidés...

PORRIQUET, *à part, l'ayant regardée amoureusement.*

Qu'elle y prenne garde, il faut en ménage,

Que l'un pour l'autre on ait des procédés.

Ensemble.

PORRIQUET.

Au revoir donc, charmante fille !

(39)

Je vous salue ! elle est vraiment fort bien !
Si j'en trouvais quelqu'une aussi gentille,
De l'hyménée on risquerait le lien !..

JONATHAS.

Au revoir donc, toi qui fais le bon drille!..
On te salue!.. elle est vraiment fort bien!..
Si j'en trouvais quelqu'une aussi gentille,
De l'hyménée on risquerait le lien!..

PAULINE, *à part.*

Pour rétablir l'honneur d'une honnêt' fille,
Rafaël consentira bien....
Ne suis-je pas assez gentille,
Pour que d'hymen il risque le lien !

(*Lorriquet sort.*)

SCÈNE III.

JONATHAS, PAULINE.

PAULINE.

Éh bien ! voulez-vous aller m'annoncer à votre maître ?

JONATHAS.

Impossible, Mademoiselle ; il n'est visible pour personne.

PAULINE.

Ah ! il fait défendre sa porte !... Au fait, c'est bon genre !...
Y a-t-il long-temps ?

JONATHAS.

Depuis la semaine dernière ; oui, il y a huit à dix jours,
qu'en sortant de chez la baronne Fœdora, où il venait de
lui arriver une aventure fort singulière, un quiproquo de
beautés, l'une pour l'autre... Vous comprenez ?

PAULINE.

Je sais, je sais... Passons.

JONATHAS.

Ah ! vous savez ça..... C'est la femme de chambre qui
m'a raconté l'anecdote... Tant il y a, qu'en sortant de chez
la baronne, il est venu s'établir ici à Montmorency.....
C'est un fameux original, allez, que mon nouveau maître.

PAULINE.

Et que fait-il ici ?

JONATHAS.

Rien !... Il est tranquille comme une momie d'Égypte,

qui dormirait depuis cinq cents ans dans les Pyramides... Il ne veut pas qu'on lui parle... qu'on lui demande même l'heure à laquelle il doit prendre ses repas; je suis payé pour penser pour lui... Enfin, finalement il m'a dit : Jonathas, tu auras soin de moi, comme d'un enfant au maillot.

PAULINE.

Au maillot ?

JONATHAS.

Oui, Madame, au maillot; absolument comme un enfant.

PAULINE.

Air : *Faisons la paix.*

Comme un enfant ! (*bis.*)
Vraiment c'est d'un heureux présage !...
Notre sexe est bien triomphant ,
Quand le mari n'est en ménage
Rien qu'un enfant.
Dieu ! quel présent
D'avoir pour époux un enfant !

JONATHAS.

Pour époux ! pour époux ! c'est bien facile à dire ; mais il n'est pas le vôtre, et je pense qu'il ne le sera jamais.

PAULINE.

C'est ce qui vous trompe, mon ami... J'aime votre maître, j'en suis aim... c'est-à-dire, j'en ai été aimée..... Bref, je suis son amie, sa maîtresse, sa femme..... et je veux le voir.

JONATHAS.

Sa femme!... Ah bien, alors je ne risquerais rien, ni vous non plus... Savez-vous comment il les appelle, les femmes?... Des chattes en toilette, se débarbouillant sans cesse, et toujours prêtes à griffer celui qui cherche à les approcher.

PAULINE.

Si vous consentez à me servir, vous n'en serez pas fâché, je ne vous dis que cela.

(*Elle lui montre une bourse d'argent.*)

JONATHAS.

En ce cas, je n'en demande pas davantage..... Je l'entends qui tousse... Ne vous montrez pas tout de suite, de crainte que votre présence lui fasse un effet trop subit...

Le voilà... Ne vous éloignez pas, mais laissez-moi le préparer tout doucement à votre visite.

PAULINE.

Il suffit...

(Elle sort par une coulisse. — Raphaël entre par une coulisse, vis-à-vis.)

SCENE IV.

JONATHAS, RAFAEL.

RAFAEL, *enveloppé dans une grande robe de chambre à ramages. — Il tousse.*)

Ce n'est pas pour me flatter, mais il me semble que ce matin je sens diablement le sapin... N'est-ce pas, Jonathan ?

JONATHAS.

Monsieur désire-t-il... ?

RAFAEL, *vivement.*

Veux-tu bien te taire, avec tes : Monsieur désire-t-il?... Bourreau! tu veux donc me faire mourir?... Ne t'ai-je pas recommandé de supprimer de ton vocabulaire, le mot : *désir* ?

JONATHAS.

C'est vrai, Monsieur, j'ai tort; mais c'est le zèle...

RAFAEL.

En voilà assez... Dis-moi, as-tu vu le médecin pour moi, ce matin ?

JONATHAS.

Oui, Monsieur, et ainsi que vous l'aviez ordonné, je l'ai prié de me tâter le pouls, pour savoir comment allait votre santé...

RAFAEL.

Eh bien ?

JONATHAS.

Il trouve que vous devez vous porter à merveille.

RAFAEL.

Le sot! l'ignorant!... Dire que je me porte à merveille, quand mes jours diminuent comme une chandelle des six, qui serait allumée des deux bouts; quand ma vie s'use comme

Peau de chagrin.

les souliers d'un homme de peine ; et que mon existence se ratatine comme la peau d'une vieille... (*Allant au secrétaire.*) Au surplus, je puis m'en assurer..... je veux m'en assurer !... (*Il tire du secrétaire la peau de chagrin, que Jonathas y a remise.*) O ciel !...

JONATHAS.

Quoi donc ?

RAFAËL, regardant la peau avec effroi.

Elle est encore plus ratatinée que je ne m'y attendais !

(*D'après ce que Porriquet a ôté de la peau de chagrin, il n'en reste plus qu'un petit morceau.*)

JONATHAS.

Je m'en vas vous dire ce qui fait que..

RAFAËL.

Silence ! je le sais mieux que toi, ce qui fait que... (*A lui-même.*) C'est le dernier désir que j'ai formé..... Il m'a rendu bien heureux, mon dernier désir, au moment où il a été exaucé..... (*Montrant la peau.*) La preuve qu'il m'a rendu bien heureux... A peine s'il me reste de quoi former encore un petit vœu, un tout petit souhait !... Oui, je puis encore en faire un ; mais ce sera le dernier, car tout aussitôt qu'il sera exaucé, je cesserai de vivre ; et par une bonne raison, c'est que je n'aurai plus de peau... Me voilà donc au moment de rendre le dernier soupir !... me voilà sur le bord de ma fosse !... Quelle fausse... position !

Air : *Nous n'avons qu'un temps à vivre.*

Je n'ai plus grand temps à vivre,
A ma peau cela se voit ;
Les trois Parques, à les suivre
Me font sign' du hout du doigt.
O Parqu's ! vous êtes femmes,
Et comm' je suis trop galant
Pour faire attendr' les dames,
Je suis à vous dans l'instant...

Car...

Je n'ai plus grand temps à vivre, etc.

JONATHAS, à part.

C'est fini, il est tout-à-fait épiteptique.

RAFAËL.

Ecoute, Jonathas : si je forme un dernier souhait... un

dernier désir, qui ait rapport aux femmes... et comme je ne veux pas en avoir d'autres à former, tu dois être une barrière entr'elles et moi.

JONATHAS.

Alors, si les femmes vous produisent cet effet-là, je n'ai qu'à prier de s'en aller celle qui vous attend dans l'anti-chambre!

RAFAEL, *vivement.*

Une femme est là... nne femme! Ah! j'aurais dû m'en douter, aux cent quatre-vingt-quatre pulsations que je sens par minute.... Je veux qu'elle sorte!... je désire qu'elle sorte!...

SCÈNE V.

LES MÊMES, PAULINE.

PAULINE.

Me voilà, cher ange!

RAFAEL.

Malheureux! qu'ai-je dit? Autant de rétréci, encore... Pauline..... Ah! tu ne sais pas tout ce que ta visite me coûte...

PAULINE.

Comme tu es triste, mon chéri... Tu as donc toujours du chagrin?...

RAFAEL.

C'est tout le contraire... Je suis triste, parce que mon chagrin diminue.

PAULINE.

Mon ami, est-ce que nous ne pourrions pas causer en tête à tête?

RAFAEL.

Tu veux donc ma mort? eh bien! sois satisfaite... Jonathas, psit!...
(*Il lui fait signe de sortir.*)

JONATHAS.

Ca suffit...

(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

PAULINE, RAFAEL.

PAULINE, *d'un petit air amoureux.*

Ah ça! voyons, Monsieur, vous savez ce que vous m'avez

vez promis... Je viens réclamer votre parole... (*Plus amoureusement.*) Oui, mon ami, oui, je viens pour ne plus te quitter!...

RAFAËL.

Pauline... Pauline... tu m'aimes trop... Fais-moi un plaisir, je t'en conjure...

PAULINE.

Je ne demande pas mieux; qu'est-ce que c'est?

RAFAËL.

Va-t-en; va-t-en le plus vite que tu pourras.

PAULINE.

Du tout..... Puisque ta Fœdora est assez bête pour ne pas vouloir de toi, j'en veux moi...

RAFAËL.

Si tu restes, Pauline, c'est fait de moi... Tu dessèches tout-à-fait mon existence.

PAULINE.

Ça m'est égal; je tiens mon Rafaël, je ne le lâche plus; car il est bien à moi, mon Rafaël!.... A moi, cette belle tête! à moi, ton cœur! à moi tout!....

RAFAËL.

Tu ne veux pas me lâcher, me dire adieu?

PAULINE.

Non.

RAFAËL.

Non... Tu veux donc mourir aussi?

PAULINE.

Avec toi, je peux tout..... Mourons, mourons si tu le veux!...

RAFAËL.

Tu as dit?...

PAULINE.

Mourons!

RAFAËL.

Répète - le encore... j'ai besoin de l'entendre une troisième et une quatrième fois.

PAULINE.

Mourons! mourons! mourons! mourons!

RAFAËL.

C'en est fait, je te sacrifie le peu de..... qui me reste, viens sur mon cœur.

PAULINE.

Air : Grenadier que tu m'affliges.

Tu veux donc qu'il nous rassemble
L'instant cruel du trépas ?

RAPHAEL.

Certe il faut mourir ensemble,
Ensemble il faut sauter le pas.
La mort est chose bien dure.
Mais puisqu'il le faut, ah ! dieu !

Disons adieu
Au monde.

PAULINE.

Aux hommes.

RAFAEL.

Aux femmes.

PAULINE.

A la danse.

RAFAEL.

Au billard.

PAULINE.

Aux prom'nades.

RAFAEL.

Aux estaminets,
A tout' la nature.
Adieu !...

(*Ils se tiennent embrassés.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, JONATHAS, GAUDIN.

GAUDIN, *en dehors.*

Où sont-ils ? où sont-ils, ces fous-là ? que je leur lave la
tête une bonne fois, pour la dernière !...

JONATHAS, *conduisant Gaudin.*

Tenez, Monsieur, ils sont là qui se désolent...

GAUDIN.

Eh bien ! ne vous gênez donc pas, vous autres... Qu'es
ce que vous faites donc là ?

RAFAEL.

Nous mourons... Laissez-nous donc mourir en paix, si ça vous est égal, heim?...

GAUDIN.

Vous me faites l'effet, au contraire, d'être terriblement vivans... Ah ça, voyons, beau-frère, quand me ferez-vous l'amitié de conduire ma sœur à la mairie du sixième?

RAFAEL.

Pour la faire enterrer ?

PAULINE.

Comment, pour me faire enterrer ?

RAFAEL.

Dame! quand on a fait ses adieux : au monde, aux hommes, aux femmes...

GAUDIN.

Qu'est-ce que vous nous chantez-là?... Répondez-moi d'une manière catégorique : Etes-vous disposé, oui ou non, à épouser directement ma sœur?

RAFAEL.

J'ai l'honneur de vous répondre que je ne demanderais pas mieux, si d'une minute à l'autre je ne devais pas sauter le pas... Mais regardez moi ça...

(Il lui montre la peau.)

GAUDIN.

Eh bien! après ?

RAFAEL.

Ceci, c'est un talisman qui représente mon existence; voyez, ça va fondre comme un morceau de glace au soleil, et je rentrerai aussitôt dans le néant.

GAUDIN.

Allez, vous êtes encore plus fou que je ne croyais.... Cette peau n'est pas plus un talisman, que vous n'êtes un génie.

RAFAEL, très-étonné.

Plaît-il ?

GAUDIN.

Je dis que cette peau vient de mon atelier. Vous me reconnaissez bien; je suis Gaudin, ouvrier gainier; c'est moi qui me suis dessaisi de ça, il y a quelques jours, pour être agréable à cette pauvre Pauline, qui est au moins aussi folle que vous.

RAFAEL, comme sortant d'un songe.

O ciel!.... il se pourrait.... je serais encore de ce

monde... mais non , ça n'est pas possible , vous me trompez , heim ?... N'est-ce pas , que vous me trompez ?..... Car ces habits , je n'ai eu qu'à les souhaiter pour les voir arriver.

PAULINE.

Je crois bien , je les avais commandés et payés d'avance.

RAFAEL.

Mais ce terme de 27,500 francs ?

PAULINE.

J'avais mis pour vous à la loterie.

RAFAEL.

Pourquoi ? quel était votre dessein , Pauline , en agissant de la sorte ?

PAULINE.

On m'avait dit que le seul moyen de vous guérir de votre folie , était de la flatter.

RAFAEL.

Vrai... parole d'honneur?...

GAUDIN.

Parole d'honneur...

RAFAEL.

Plus de bêtises , je vous en prie , en voilà bien assez comme cela...

GAUDIN.

C'est ça , plus de bêtises !

RAFAEL , *sautant de joie.*

Ah ! que je suis heureux ! que je suis heureux ! Jonathas , court vite chercher tous nos amis , dis-leur qu'ils viennent partager ma joie... (*Jonathas sort et revient avec tout le monde.*)

GAUDIN.

A la bonne heure ! Soyez donc raisonnable , si c'est possible.

SCÈNE VIII ET DERNIÈRE.

RAFAEL , JONATHAS , PAULINE , HOMMES et FEMMES.

CHŒUR.

Air du Maçon.

Qu'est-ce donc ? qu'est-ce donc ?

(48)

Pourquoi tout ce tapage ?
Rafaël a , dit-on ,
Recouvré la raison ?
Où vraiment ,
C'est charmant !
Le voilà qui redevient sage !
Quel bonheur , notre bon Rafaël !
Il faut en rendre grâce au ciel.

RAFAEL.

Oui , mes amis , je suis guéri ! je suis raisonnable ; et
pourtant je vais me marier , c'est ma dernière extrava-
gance... Celle-là du moins elle est classique !...

PAULINE , *lui prenant le bras.*

En ce cas , allons vite à la Mairie...

RAFAEL.

Un petit instant... J'ai quelque chose à dire à ces
Messieurs.

(*Au Public.*)

Air de Mariamne.

Pour sa Peau , v'la l'auteur qui tremble ,
Certes , ce n'est pas sans motif ;
Craignant de la perdre , il lui semble
Que l'on va l'écorcher tout vif ;
Ça s'rait sévère ,
Car , j'suis sincère ,
Ailleurs qu'ici
On est bien bête aussi.
Oui , la bêtise
Et la sottise ,
Du temps qui court ,
Sont à l'ordre du jour !
Mais alors , il faudrait en France
Ecorcher tant d'bêt's , que vraiment
Vaut encor mieux pour le moment
S'en tenir à l'indulgence !

20 JY 63

BIN. 1